



Le portrait de Pierre Neuville, 96 ans aujourd'hui, ancien lieutenant-colonel de la Légion étrangère devenu archéologue.

L'île d'élection de la Légion. Après des années de baroud, c'est en Corse qu'ils ont choisi de poser définitivement leur barda pour refaire leur vie et fonder des familles. Un choix qui ne doit rien au hasard : depuis 1967, Calvi, en Balagne, abrite le prestigieux 2^e régiment étranger de parachutistes de la Légion. La cohabitation avec les insulaires n'a pas toujours été de soi pour ces militaires à la trouble réputation. Aujourd'hui pourtant, les anciens soldats sont parfois devenus plus corses que les Corses eux-mêmes. PAR ANTOINE ALBERTINI — PHOTO OLIVIER LABAN-MATTEI

camp Raffalli, cantonnement du prestigieux 2^e régiment étranger de parachutistes (REP), la crème de la crème, seule unité aéroportée de la Légion – un mythe forgé de Dien Bien Phu au Sahel en passant par Kolwezi, le Congo-Brazzaville ou l’Afghanistan.

C’est autour de ce foyer que la plupart ont refait leur vie, souvent dans les villages alentour : Lumio, Monticello, Olmi-Cappella ou Moncale, où les avaient précédés quelques anciens. Rien qui aille de soi, dans une Corse capable de rejeter comme une mauvaise greffe un corps étranger, à plus forte raison celui de soldats à la trouble réputation – une « *troupe rude et sans pédanterie* », tentait déjà, à la fin du XIX^e siècle, d’euphémiser le capitaine de Borelli dans *À mes hommes qui sont morts*, fameux poème aux accents parnassiens composé après la conquête de l’Indochine.

Et pourtant, voilà ces anciens légionnaires enrôlés dans le recensement d’une île à la démographie brouillonne, façonnée par des siècles d’apports extérieurs – « *La Corse fabrique des Corses* », prétend un dicton local. « *Il y a quelque chose qui nous empêche de partir d’ici, mais je ne sais pas quoi*, essaie d’analyser l’ancien béret vert Sébastien Dupront, 48 ans, attablé à un tonneau du Roi de Rome, haut lieu des nuits ajacciennes. *C’est une ambiance, le sentiment d’avoir enfin trouvé sa place dans un endroit où les gens sont rugueux mais entiers. Ça n’existe pratiquement plus ailleurs.* » Gosse malmené par la vie, ex-petit délinquant, le colosse amateur de havanes, aujourd’hui videur de discothèque occasionnel et employé d’une société de maçonnerie, n’a pas eu grand mal à se faire à sa nouvelle existence dans la région d’Ajaccio. Non pas « *intégré* », puisqu’il n’est « *pas corse et ne cherche pas à l’être* », mais « *accepté, pour la première fois* », sans avoir à s’expliquer sur son passé. « *Ici, veut-il croire, on reconnaît un homme à ce qu’il fait, on ne lui pose pas de questions.* »

Certains de ses anciens frères d’armes ont transformé l’île en base arrière entre deux missions menées pour le compte de sociétés militaires privées dans le golfe d’Aden ou en Irak – une spécialité des Britanniques, apprend-on. D’autres y ont fait souche et leurs enfants écoutent en boucle Canta u populu corsu, le groupe musical emblématique de la revendication nationaliste, bringuent avec leurs copains au comptoir de la Via Notte, la discothèque mythique du sud de la Corse, font leurs études à l’université de Corte ou s’exilent sur le continent pour y chercher les opportunités professionnelles qui font défaut sur place. Hormis un patronyme, vrai ou faux, hérité du passé paternel, rien ne les distingue plus des autres jeunes insulaires.

« *Quand j’ai marié ma fille, il y avait 150 personnes, des noces à la corse* » : à 84 ans, accent piémontais à couper au couteau et respiration sifflante travaillée par deux paquets quotidiens de Dunhill, Giulio Brigidi est « *une institution*

cortenaïse », dicit Loulou Robert, enfant du pays et passionné d’histoire militaire. Au début des années 1960, après avoir tâté des « *opérations de maintien de l’ordre* » dans une guerre d’Algérie qui refuse obstinément de dire son nom, Giulio est arrivé on ne sait trop comment à Corte, au cœur des montagnes corses : la Légion, dont nombre de cadres ont embrassé la cause de l’Algérie française, a été priée de caserner dans l’île, à Corte et à Bonifacio, histoire de tenir loin de la métropole une troupe jugée remuante, pour ne pas dire séditeuse. C’est comme ça que Giulio a débarqué, plus ou moins par hasard, du *Ville-d’Oran*, un paquebot qui rapatrie troupes et pieds-noirs vers le continent. Prière de ne pas trop chercher à savoir. Sous-off au 1^{er} régiment étranger de parachutistes, dissous après le putsch d’Alger, Giulio assure ne pas avoir participé aux « événements » : « *Je suivais une formation ailleurs et la politique, j’en ai jamais fait parce que j’en ai rien à foutre.* » Derrière le comptoir de son tabac-bazar du cours Paoli, racheté en 1972, cinq ans avant même de quitter la Légion, tout au plus consent-il à se souvenir : « *La police me cherchait en Algérie après une dispute avec un CRS qui m’avait braqué un pistolet-mitrailleur sur le ventre. Mes chefs m’ont dit de partir. Je suis arrivé à Corte.* » Fin de l’histoire. Ou presque. Car Giulio s’adapte si bien à la Corse qu’il ne tarde pas à épouser une fille du pays, rencontrée alors qu’elle y passe ses vacances d’été avant de retourner à Paris travailler dans le domaine de la recherche médicale. « *Je n’ai jamais eu le moindre problème* », dit-elle. Ni avec sa propre famille ni avec les voisins. « *C’est plutôt la Légion qui m’a fait chier quand j’ai voulu partir*, s’indigne Giulio. *Ils disaient que j’étais trop bien intégré, que je connaissais trop de Corses. Je ne sais pas de quoi ils avaient peur.* »

C’est que, à la fin des années 1970, les képis blancs n’ont pas bonne presse. Certes, l’épisode de Kolwezi, ville martyre du Zaïre où le 2^e REP intervient en mai 1978 pour libérer des otages européens, a contribué à redorer le blason du corps d’élite. Mais en Corse, dans le bouillonnement nationaliste des années 1970, de tragiques scandales viennent enflammer les esprits. Au camp Saint-Jean, d’abord, à Corte, où les « disciplinaires » sont soumis aux traitements inhumains de sous-offis sadiques avant que les révélations d’un livre-enquête solidement documenté (*L’Épreuve. Le bagne de la Légion*, Henry Allainmat, Balland, 1977) ne contraignent les autorités à fermer cette redoutée « section d’épreuve ». À Bustanico, dans la Corse profonde, surtout, lorsqu’un épisode meurtrier à haute teneur symbolique suscite une profonde émotion dans la région. Le 24 septembre 1976, Pasquinu et Saveriu Ruggeri, deux paisibles bergers, incarnations d’une âme corse frugale et montagnarde, sont abattus par un jeune déserteur allemand. Le FLNC a été créé quatre mois plus tôt. L’île •••



UN BEAU JOUR, LASSÉS DU BAROUD OU D’UN NOM QUI N’ÉTAIT PAS LE LEUR, ils ont rangé leur képi blanc au fond d’une armoire, déposé dans une cantine cabossée leurs médailles et leurs rêves déçus et ils se sont installés en Corse, leur dernière patrie après tant d’autres. Colosses mutiques ou musculueux nabots au crâne rasé, Tchèques tatoués, anciens dockers de Yokohama ou natifs de Meudon, patronymes imprononçables, accents des antipodes mâtinés d’argot de caserne, mercenaires repentis, Suisses de contrebande ou moines défroqués : combien sont-ils, ces anciens légionnaires établis à demeure, de Bonifacio à Bastia, depuis cinquante ans que l’île cohabite avec la Légion ?

« *Rien qu’en Balagne, plusieurs dizaines, de tous les âges* », estime l’un d’entre eux. Dans le nord-ouest de l’île, cette région parmi les plus belles de Corse abrite depuis 1967, à Calvi, le

... s'embrase, les murs se couvrent d'inscriptions « *Legione fora* », « *Legionari assassini* ». Les nationalistes exigent le départ d'une « *armée coloniale* » constituée de « *mercenaires* » et de « *repris de justice* ». La condamnation de Wolfgang Ludwig à la réclusion criminelle à perpétuité deux ans plus tard n'y changera rien : en 1982, un légionnaire est même assassiné par un commando indépendantiste à Sorbo-Ocagnano.

Entre-temps, la Légion a quitté Corte et Bonifacio pour ne demeurer qu'à Calvi – une présence stratégique, en pleine Méditerranée, pour un régiment appelé à intervenir régulièrement en Afrique. Giulio, lui, est resté. Le village piémontais où il a grandi ? Le vieux bonhomme fait la moue : « *J'y suis retourné deux ou trois fois, mais, là-bas, je suis un étranger. Ici, l'affaire de Bustanico n'a rien changé : je suis chez moi.* »

« *Toutes ces histoires de déserteurs, peste Pierre Neuville, c'est parce que les légionnaires savaient pertinemment que les Corses leur offriraient l'hospitalité. Ici, on ne ferme pas la porte. Alors, ils en ont abusé. Jusqu'au drame.* » À 96 ans, depuis son minuscule bureau encombré de livres, l'ancien officier supérieur médite sur une vie hors du commun : enfant naturel élevé par un beau-père alcoolique et brutal, garçon de ferme en Corrèze à 12 ans, ouvrier d'usine à 13, il s'engage dans les Forces françaises libres, combat dans les rangs du prestigieux bataillon de choc, se rengage pour l'Indochine puis l'Algérie et termine sa carrière à Calvi avec le grade de lieutenant-colonel avant de s'établir à Lumio, à dix kilomètres de



Giulio Brigidi, 84 ans, ancien sous-officier du 1^{er} REP à Corte, dans son bureau de tabac, à Corte

Page de droite, en haut, Raul Mantovani, 53 ans, ancien caporal chef du 2^e REP, à Ponte-Leccia, sapeur pompier volontaire. En bas, Mickaël Chinellato, 48 ans, ancien médecin colonel, aujourd'hui urgentiste à l'antenne médicale d'urgence de Calvi.

“Ça paraît paradoxal vu l'image de la Corse sur le continent, mais on y est en sécurité. Je ne ferme pas ma bagnole à clé et c'est un paradis pour les enfants. Ici, c'est un cocon.”

Mickaël Chinellato, ancien médecin-colonel

là. Au plus fort du sentiment anti-Légion, sa maison sera certes taguée mais épargnée lors d'une « nuit bleue » qui voit celles de ses voisins gendarmes sauter les unes après les autres : « *J'entendais un boum ! Je me levais, j'allais jeter un coup d'œil. Je me recouchais, un autre boum ! Ça a duré une partie de la nuit.* » De ces années, Pierre Neuville n'en garde aucun ressentiment. Il s'est même pris à aimer passionnément l'histoire de l'île au point d'y consacrer une troisième vie après avoir découvert un site néolithique à deux pas de sa coquette maison. Encouragé par des pontes locaux de l'archéologie, lui qui n'a pas le bac décroche ce diplôme, s'inscrit à la fac et obtient un doctorat à 66 ans. Pendant plus de vingt ans, il arpentera inlassablement les coins les plus reculés de l'île, grattant la terre en quête de tessons et de pointes de flèches. « *Un homme extrêmement modeste et d'une grande culture, apprécie Franck Leandri, directeur régional des affaires culturelles et lui-même archéologue. Grâce à lui, de nombreux sites de Balagne ont pu être inventoriés.* »

Comme Neuville, beaucoup de « *ses* » anciens légionnaires connaissent par cœur les itinéraires secrets de la Corse, sentiers de chèvres oubliés et petites pistes mille fois parcourues à travers le maquis, au point de susciter l'admiration des insulaires, au rang desquels quelques nationalistes. « *De drôles de mecs, souffle l'un d'eux presque à regret. Dans ma folle jeunesse, si on pouvait se bagarrer dans un bar, on ne se privait pas. Mais on en voulait à une institution, pas aux hommes.* »

« *Les nationalistes ? Tous mes amis le sont !* », assure Raul Mantovani, 53 ans, élevé à São Paulo, au Brésil, dans une famille d'origine italienne et retraité de la Légion avec le grade de caporal-chef après vingt ans de service à Calvi. Désormais sapeur-pompier volontaire du centre de secours d'Olmi-Cappella, un village de Balagne, il confesse quelques rixes passées avec les locaux, « *parce qu'on avait quand même un mythe à défendre* », pour se déclarer

aussitôt « *prêt à défendre cette terre les armes à la main s'il le faut* ». En attendant ce grand soir qui ne viendra pas de sitôt, le Franco-Italo-Brésilien a préféré passer son diplôme d'« encadrant » pour chômeurs en voie de réinsertion et n'a plus qu'une idée en tête : monter une structure associative pour proposer des menus travaux et une aide quotidienne aux personnes âgées isolées, en particulier dans les villages de l'intérieur.

S

I TOUTS SES ANCIENS CAMARADES VANTENT L'HOSPITALITÉ INSULAIRE, la sociologie légionnaire explique au moins autant une cohabitation dorénavant moins conflictuelle. Aux biographies débraillées des vétérans de la décolonisation, ponctuées d'éclats de rire, de coups de gueule et de regards voilés, ont succédé celles des jeunes générations, plus lisses : avant l'uniforme, beaucoup ont – peu ou prou – porté les mêmes marques de fringues, écouté la même pop mondialisée dans les mêmes smartphones, et certains ont déjà servi dans les armées régulières de leurs pays d'origine avant de s'engager dans la Légion avec un plan de carrière. La sélection fait le reste : moins d'un candidat sur huit coiffera le képi

blanc après quatre mois d'instruction à Castelnaudary, dans l'Aude, où sont formés les futurs soldats. « *Ils sont disciplinés, rigoureux et ponctuels* », estime un chef d'entreprise corse qui recourt « *depuis quinze ans* » aux services de légionnaires démobilisés, dorénavant précédés d'une réputation d'employés modèles – « *et au profil parfois ultraspécialisé, comme Chinellato* », confirme Patrick Botey, officier dans les pompiers en Balagne et fin connaisseur du REP.

Bouche fine, visage taillé à la serpe, le docteur Mickaël Chinellato semble échappé d'un film de Pierre Schoendoerffer, le type même de l'officier racé au regard mélancolique posant sur des photos sépia à Hanoï. Titulaire d'une Légion d'honneur à titre militaire sur laquelle il refuse de s'attarder – il a été décoré pour sa conduite héroïque pendant la tragédie d'Uzbin, en août 2008 : 10 soldats français tués

dans une embuscade en Afghanistan par des talibans –, le fils de militaire avait une carrière à achever, un ailleurs où poser ses bagages, des étoiles de général à décrocher. Mais en 2011, à peine âgé de 40 ans, le voilà promu médecin-colonel et versé au 1^{er} régiment étranger d'Aubagne, maison-mère de la Légion et passage obligé à ce grade avant d'être appelé à de plus hautes fonctions. Après vingt-quatre années de service sous le béret vert dont seize au REP, après la Guyane, l'« *Afgha* », la « *Centraf* », le Tchad ou Haïti, le « *Doc* » s'y révèle incapable de se faire à la paperasse d'une vie de bureau. Il demande à réintégrer Calvi. Refus de sa hiérarchie, sur l'air connu du « *C'est pour votre bien, pensez à votre carrière* ». Il ne tiendra que quelques mois. « *Un an avant de pouvoir faire valoir mes droits à la retraite, j'ai tout plaqué* », raconte-t-il. Il démissionne aussi sec pour regagner la Corse, où l'attendent



femme et enfants. Sans chômer, du reste : sitôt rentré « *chez lui* », on lui propose d'intégrer l'antenne médicale de Balagne, devenue depuis centre hospitalier, où il dirige le service des urgences. L'ancien colonel troque le treillis camouflage pour une blouse blanche, retrouve lors de ses gardes un peu de l'adrénaline de sa vie d'avant : « *On a quand même quelques blessures par balle, pas mal de bagarres et en saison, six mois de l'année, plus d'une centaine de passages par jour, l'activité d'une ville moyenne.* »

Le toubib assure ne s'être jamais heurté au moindre signe de défiance mais rit, tout de même, en évoquant quelques scènes dignes de *L'Enquête corse* (Glénat), l'hilarante BD de Pétillon qui croque les travers des insulaires : « *Lorsque vous entrez dans un bar de village où l'on ne vous connaît pas, que toutes les têtes se tournent vers vous en silence et que ça dure quinze secondes, ça peut être long.* » Pour autant, Mickaël Chinellato ne se verrait plus vivre ailleurs : « *Ça paraît paradoxal vu l'image de la Corse sur le continent, mais on y est en sécurité. Je ne ferme pas ma bagnole à clé et c'est un paradis pour les enfants. Ici, c'est un cocon.* »

Dans quelques mois, l'ancien médecin-colonel pourra échanger ses vues sur l'île avec son ancien chef de corps : cadre supérieur chez Thales après avoir été major de Saint-Cyr, avoir commandé le REP de 2000 à 2002 et la Légion étrangère une dizaine d'années plus tard, Alain Bouquin a décidé lui aussi de s'installer définitivement en Balagne pour la retraite. Mais il ne le fera pas pour présider les rares dîners de l'Amicale des anciens légionnaires-parachutistes ou ressasser des souvenirs d'ancien combattant. C'est à peine s'il observera les coupes des parachutes s'épanouir au-dessus de la baie de Calvi les jours de manœuvre. « *C'est pour la lumière que je reviens, dit-il. Je n'en ai jamais connu de pareille. Et cette lumière me manque terriblement.* »